

La *Correspondance* d'Héloïse et Abélard
Un chemin de rédemption ?

Paul-Augustin **Deproost**

Louvain-la-Neuve, le 22 février 2024

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 46, juillet-décembre 2023]

La Correspondance d'Héloïse et Abélard

Un chemin de rédemption ?

Paul-Augustin Deproost

Professeur émérite
de l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)

[<padeproost@scarlet.be>](mailto:padeproost@scarlet.be)

Cet article met à jour, complète, clarifie et corrige à bien des égards, l'introduction et la conclusion d'un cours que j'ai donné à l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve) sur la deuxième lettre d'Héloïse à Abélard « À son unique après le Christ, son unique dans le Christ »¹. Je ne commenterai pas ici cette lettre « au fil du texte » ; je m'intéresserai, une fois de plus, à la question de l'authenticité de ce recueil d'exception, mais aussi, dans un sens plus personnel, à sa qualité humaine et littéraire, en formulant une hypothèse de lecture qui prend en compte le caractère paradoxalement « édifiant » de cette œuvre, véritable « courrier de l'âme » où se livrent jusqu'à l'indécence deux amants définitivement désunis dans l'amour charnel, mais réunis dans l'amour divin pour leur rédemption individuelle, celle de leur couple et celle de leurs lecteurs.

A. LIMINAIRE

La correspondance d'Héloïse et Abélard est l'un des grands textes de la littérature occidentale. Elle appartient aussi, quelles que soient les modalités de cette appartenance, à l'histoire. Denis de Rougemont considère qu'il s'agit ici du « premier grand roman d'amour-passion de notre histoire »². Héloïse et Abélard ! Pour une fois, dans la galerie des couples célèbres de la littérature et de l'histoire, une femme précède l'homme. On connaît Ulysse et Pénélope, Pyrame et Thisbé, Samson et Dalila, Antoine et Cléopâtre, Tristan et Yseult, Roméo et Juliette, mais l'histoire retient...

¹ L'ensemble de ce cours, qui sera lui-même bientôt revu en conséquence, est accessible à l'adresse : <https://pot-pourri.fltr.ucl.ac.be/itinera/Enseignement/Glor2330/Heloise/accueil.htm#>

² D. DE ROUGEMONT, *L'amour et l'Occident*, Paris, France Loisirs, 1989, p. 138.

Héloïse et Abélard, Héloïse avant Abélard. Et il est vrai que, au risque de se méprendre complètement sur la réalité de cette aventure exceptionnelle, pour nous, modernes, Héloïse invente, en quelque sorte, l'amour au féminin, au cœur d'un XIIe siècle qui a, tout simplement, inventé l'amour. « Dans l'ordre de l'amour humain, dit le philosophe Étienne Gilson, la grandeur d'Héloïse est absolue³ ». À l'époque où l'idéal épique réserve peu de place à la femme dans la *Chanson de Roland*, où l'idéal courtois commence seulement de prendre forme dans la poésie des troubadours et les premières œuvres de Chrétien de Troyes, ces deux êtres connaissent une passion amoureuse qui balaie toutes les conventions ou les codes d'amour lentement élaborés en ce siècle de haute culture : Héloïse et Abélard s'aiment d'un amour plus fort que les lois, qu'elles viennent des hommes ou même de Dieu, d'un amour qui survit à la séparation, à la mutilation du corps, au silence du monastère. Car ce silence est violemment interrompu par la fulgurance rhétorique d'une correspondance passionnée dont Héloïse prend l'initiative avec une audace qui a ému, troublé, sinon inquiété les générations, après que la religieuse a eu connaissance, un peu par hasard, d'une lettre où son époux racontait ses « malheurs » pour consoler un ami : c'est la première lettre du recueil, connue sous le titre *Historia calamitatum* (HC).

Pourtant, il faut savoir qu'il se pose à propos de cette œuvre un long débat d'authenticité auquel semblent avoir mis fin Jacques Dalarun en 2019 dans un chapitre de son livre *Modèle monastique* et Jean-Yves Tilliette en 2007 dans son introduction à l'édition des « Lettres d'Abélard et Héloïse »⁴. Globalement, deux approches ont effectivement départagé la critique, surtout depuis le XVIIIe siècle :

³ É. GILSON, *Héloïse et Abélard. Études sur le moyen âge et l'humanisme*, Paris, J. Vrin, 1938, p. 81.

⁴ Voir J. DALARUN, *Modèle monastique. Un laboratoire de la modernité*, Paris, Éditions du CNRS, 2019 (surtout le chapitre VII intitulé : *Abélard, Héloïse, le Paraclét*) ; J.-Y. TILLETTE, *Introduction*, dans É. HICKS et TH. MOREAU (éd.), *Lettres d'Abélard et Héloïse*, Édition critique bilingue et annotée, Paris, Livre de Poche (*Lettres gothiques*), 2007, p. 9-32 (en particulier, p. 20-28). Pour le débat sur l'historicité du recueil épistolaire en latin, voir, entre autres parmi de nombreux travaux, J. MONFRIN, « Le problème de l'authenticité de la correspondance d'Abélard et Héloïse », dans J. JOLIVET et R. LOUIS (dir.), *Pierre Abélard. Pierre le Vénérable. Les courants philosophiques, littéraires et artistiques en Occident au milieu du XIIe siècle* (Colloque international, Abbaye de Cluny, 2-9 juillet 1972), Paris, CNRS (*Colloques internationaux du CNRS*), 1975, p. 409-424 ; P. VON MOOS, « Le silence d'Héloïse et les idéologies modernes », dans JOLIVET et LOUIS, *Pierre Abélard. Pierre le Vénérable...*, p. 425-468 ; H. SILVESTRE, « L'idylle d'Abélard et Héloïse : la part du roman », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques de l'Académie Royale de Belgique*, 5e série, 71, 1985, p. 157-200 (en ligne à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1985_num_71_1_55729) ; B. NEWMAN, « Authority, Authenticity, and the Repression of Heloise », *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 22/2, 1992, p. 121-157 (en ligne à l'adresse : https://www.academia.edu/619031/Authority_authenticity_and_the_repression_of_Heloise_1992) ; J. MARENBON, « Authenticity Revisited », dans B. WHEELER, *Listening to Heloise. The Voice of a Twelfth-Century Woman*, Palgrave, Macmillan (*The New Middle Ages*), 2000, p. 19-33.

- l'une, que l'on pourra qualifier de naïve, et qui serait volontiers la mienne, au moins pour une part : celle du grand public, des romanciers, des friands d'imaginaire et de belles histoires ;
- l'autre, celle de spécialistes qui ressassent à l'envi la question de l'authenticité de ce document, en négligeant parfois l'émotion qui s'en dégage, quels qu'en soient, en définitive, les auteurs, ce qui, disons-le d'emblée, n'est pas le cas de l'hypothèse du grand médiéviste Jean-Yves Tilliette.

Pour les médiévistes, l'intérêt de cette œuvre réside, sans doute, dans la qualité humaine des personnages en présence et dans la mise en œuvre littéraire de leur expérience amoureuse d'exception, mais aussi dans le fait d'une tierce personne qui détient probablement une part importante du mystère de cette correspondance : Jean de Meun, l'auteur d'une partie du célèbre *Roman de la Rose*, composé dans la deuxième moitié du XIIIe s., et premier traducteur français de la correspondance d'Héloïse et d'Abélard, sinon peut-être son auteur, si l'on en croit la dernière mise au point d'Hubert Silvestre, l'avocat le plus convaincu de la thèse du faux⁵.

Car les thèmes et les sentiments amoureux valorisés dans le corpus semblent effectivement, au premier abord, plus en phase avec ceux que l'on trouve notamment dans le *Roman de la Rose*. Ce qui a plu, depuis Jean de Meun précisément, dans la relation amoureuse qui traverse les lettres, en particulier celles d'Héloïse, c'est d'abord une certaine image de la femme médiévale, instruite et passionnée, excessive, entièrement dévouée à un amour qui lui fait renoncer à toutes les contraintes morales et sociales de son temps : sa dévotion absolue au maître envers et contre tout, y compris les brimades et la violence sexuelle de son amant, la fidélité d'un amour blessé en la personne du bien-aimé, castré par les sbires de Fulbert, l'oncle d'Héloïse, le désir obstiné de l'amante, plus que tout autre voué à la frustration, tous sentiments qui sont notamment évoqués dans le *Roman de la Rose*, aux vers 8729-8802. Et, dans Abélard, on a vu le double éclat de l'intelligence et de la jeunesse, un intellectuel

⁵ H. SILVESTRE, « L'idylle d'Abélard et d'Héloïse »... (n.4), dont on trouve une traduction allemande élargie : « Die Liebesgeschichte zwischen Abaelard und Heloise : der Anteil des Romans », dans *Fälschungen im Mittelalter. Internationaler Kongress der Monumenta Germaniae Historica (München, 16-19 September 1986)*, Hanovre, 1988, p. 121-165. On ajoutera sa notice en partie rectificative dans le *Bulletin de théologie ancienne et médiévale*, 14, 1987, p. 303-307 et son article « Pourquoi Roscelin n'est-il pas mentionné dans l'*Historia calamitatum* ? », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 48, 1981, p. 218-224. — Pour une version en vis-à-vis du texte latin et de la traduction française de Jean de Meun, je renvoie à l'édition d'Éric Hicks qui, du reste, présente le texte latin d'après le manuscrit le plus ancien et parmi les plus fiables, *Troyes Bibl. mun. 802* : É. Hicks (éd.), *La vie et les épistres Pierres Abaelart et Heloys sa fame*. Traduction du XIIIe siècle attribuée à Jean de Meun. Avec une nouvelle édition des textes latins d'après le ms. Troyes Bibl. mun. 802, Tome I. *Introduction, textes*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1991 (*Nouvelle Bibliothèque du moyen âge*, 16) ; cette édition ajoute trois pièces annexes au dossier controversé, également traduites par Jean de Meun : la Profession de foi et la Confession d'Abélard à Héloïse, après sa condamnation au Concile de Sens, et l'émouvante lettre de Pierre le Vénérable à Héloïse lui annonçant la mort édifiante de son époux. Suite au décès de l'auteur en 2004, le deuxième tome de cette édition n'a jamais été publié.

ambitieux, brillant par la parole et la rigueur dialectique, l'arrogance d'une pensée frondeuse, rebelle et sûre d'elle-même, même si, dans sa relation amoureuse, notre époque est tentée de lui reprocher son autosuffisance, son autoritarisme, son cynisme, son incompréhension.

Pour autant, tout cela n'est pas non plus complètement inconnu dans la pensée et la littérature du XIIe siècle, certes peut-être à un moindre degré. Pour ne prendre que l'exemple des chansons de femmes – chansons de *trobairitz*, chansons de toile, chansons de croisade –, on y trouve déjà des figures de femme tourmentées par le désir d'un amant qui se fait attendre, l'expression d'amours féminines et d'une sensualité à la fois insatisfaites et résignées ; ce ne sont là, somme toute, que des constantes de la poésie amoureuse qui remontent au moins à la poésie érotique d'Ovide, au *Cantique des cantiques*, et autres traditions lyriques juives, persanes ou arabes. Quand Héloïse plaide en faveur du concubinage et de l'union libre contre le mariage, elle reprend un motif déjà bien présent dans la théorie courtoise de la *fin'amor*, même si elle développe un argumentaire qui lui est personnel. Quand elle refuse de considérer son attitude comme peccamineuse, elle en appelle à une morale dont Abélard lui-même s'était fait le théoricien dans son *Commentaire de l'Épître aux Romains* : la morale de l'intention, qui innocente d'un péché ou d'un crime celui qui l'a commis sans son consentement, arguant que seule l'intention fait la faute. Toutes questions certes très actuelles dans les débats du XIIIe siècle, mais qui lui sont bien antérieures. Sans compter que la forme épistolaire en latin elle-même, utilisée comme mode d'expression des sentiments, de la direction de conscience, des opinions morales ou philosophiques remonte au moins à Cicéron, Sénèque, saint Jérôme ou saint Augustin, tous auteurs dont on trouve maintes références dans la *Correspondance* ; en ouverture du dossier, l'*Historia calamitatum* relève même, au moins partiellement, de la lettre de consolation dont on trouvait déjà des exemples chez Cicéron ou Sénèque.

Quant au portrait d'Abélard tel qu'il apparaît dans les lettres, à la fois égocentré, affligé par les vexations, les menaces et les condamnations dont il a été victime, et tout occupé à sa gloire intellectuelle dans l'*Historia calamitatum*, et directeur spirituel peu sensible aux inquiétudes, à la souffrance, à la désolation, aux sacrifices de son épouse dans les réponses qu'il lui adresse, ce portrait ne dénote pas par rapport à ce que l'on sait par ailleurs du philosophe dans les combats intellectuels et théologiques qu'il a menés où la froide rigueur de la raison et de la logique n'avait que faire des détresses humaines. Ce n'est pas le lieu de développer ici la pensée d'Abélard ; tout au plus, rappellerai-je qu'il était un redoutable dialecticien, qui a, toute sa vie, placé la logique au centre de son activité intellectuelle, persuadé, comme saint Augustin, son auteur de prédilection, sept siècles auparavant, que la dialectique est « la discipline des disciplines ». Saint Bernard, son adversaire le plus redoutable, l'appelait « le nouvel Aristote » ; Pierre le Vénérable, « notre Aristote ». Dans sa fameuse « Confession de foi

à Héloïse », à l'époque de sa condamnation au Concile de Sens, en 1140, Abélard écrit encore : « La logique m'a rendu odieux au monde »⁶.

B. HÉLOÏSE ET ABÉLARD

1. Leur relation « historique »

Une des sources les plus importantes sur les rapports entre Héloïse et Abélard est donc un recueil épistolaire qui se compose de la façon suivante : l'*Historia calamitatum*, ou « Récit de mes malheurs », généralement comptée comme la première lettre, qu'Abélard aurait rédigée vers 1132-1133, et un dossier complémentaire qui comprend trois lettres d'Héloïse (lettres II, IV, VI) et trois lettres d'Abélard (lettres III, V, VII). La dernière lettre d'Abélard peut être considérée comme un traité sur l'origine des moniales, destiné à la nouvelle communauté du Paraclet, en réponse à la longue requête d'Héloïse dans la lettre VI. En réalité, cette requête demandait aussi à Abélard d'établir une règle de vie monastique spécifiquement rédigée pour une communauté de femmes : Abélard répondra à cette demande particulière dans une très longue lettre qui n'a pas été traduite par Jean de Meun, et qui pose des problèmes spécifiques⁷. Les lettres qui ont le plus largement contribué à répandre l'image de ce couple hors norme, par leur intérêt biographique, littéraire et psychologique, sont la première (l'*Historia calamitatum*) et les quatre « lettres personnelles » ou « lettres d'amour » (lettres II à V).

⁶ « Odiosum me mundo reddidit logica » (Hicks, *La vie et les épistres...* [n.4], p. 149). Dans ce cadre, la question de la « nomination » a particulièrement intéressé Abélard qui l'a notamment illustrée par un exemple devenu célèbre, au moins depuis qu'Umberto Eco en a fait le titre de son roman, « Le Nom de la Rose ». S'il n'y avait plus la moindre rose dans le monde, le nom « rose » aurait toujours une signification pour l'entendement, quand bien même il n'y aurait rien à nommer, parce que la réalité singulière de la rose physique a existé avant son concept ; sans quoi, la proposition « il n'est point de rose » ne saurait avoir de sens. Comme on le sait, cette question est au cœur de « la querelle des universaux », qui oppose les philosophes nominalistes et réalistes ; Héloïse semble même y faire une discrète allusion quand elle se plaint à Abélard, dont elle a appris les malheurs, que « la mention de [s]a mort (*mortis mentio*) est déjà pour nous une sorte de mort ; que sera donc la *réalité* elle-même de cette mort (*mortis ueritas*) » (*epist.* IV, p. 62, lg. 45-46 Hicks).

⁷ C'est la lettre VIII de l'édition HICKS – MOREAU (n.4), p. 376-567. Dans l'*Introduction* à cette édition, Jean-Yves Tilliette considère que les lettres VII et VIII (toutes deux présentes dans le manuscrit de Troyes) sont le « couronnement » de la correspondance considérée comme « un récit de fondation qui prend ici la forme d'un dialogue épistolaire » (p. 28). L'*explicit* de Jean de Meun à la fin de sa traduction de la lettre VII a, en quelque sorte, rompu la structure du dossier et, par la même occasion, faussé son interprétation : en l'amputant de la *Regula* de la lettre VIII, il a déplacé l'accent sur le dialogue amoureux des « lettres personnelles » et négligé le projet et la visée monastiques de l'ensemble ; la correspondance prend alors une tournure presque exclusivement « privée », nonobstant la lettre d'Abélard sur les débuts de la vie religieuse pour les femmes (VII), préparant ainsi une réception « romanesque » du recueil.

Plusieurs années après leur séparation, Abélard, devenu abbé de l'abbaye bretonne de Saint-Gildas-de-Rhuys dans le Golfe du Morbihan, rédige à l'intention d'un ami dans la peine le récit de ses malheurs ou *Historia calamitatum*. Ce livre tombe entre les mains d'Héloïse, devenue entre-temps abbesse du Paraclet, en Champagne. Bouleversée, elle rédige à son tour une lettre adressée à celui qui est toujours son époux, son bien-aimé, son « unique ». Abélard lui répond. Ce sont les premières lettres d'une correspondance passionnée qui fait entendre l'un des cris d'amour les plus violents et les plus bouleversants jamais issus de la poitrine d'une femme, peut-être aussi l'un des plus incroyables, tant il est vrai qu'il se dégage de cet échange un portrait de femme tout à fait singulier. Mais voyons d'abord ce que l'on sait du personnage historique. Héloïse était la nièce de Fulbert, un sous-diacre qui détenait un canonicat à Notre-Dame de Paris. Fille d'une certaine Hersendis (Hersende) et d'un père inconnu, il est vraisemblable qu'Héloïse appartenait à la petite noblesse, même si son ascendance exacte reste controversée. Elle naquit aux environs de 1100 (peut-être même de 1090, s'il est vrai que les termes « jeune » et « adolescente », qui apparaissent plusieurs fois dans les textes, ne recouvrent pas les mêmes réalités qu'aujourd'hui). Très jeune, elle se signala par son goût pour les études de lettres et de sciences, étrangères comme telles à la religion, c'est-à-dire essentiellement les disciplines des *artes liberales*, ce qui était tout à fait exceptionnel à l'époque pour une bourgeoise laïque. Cette qualité d'exception (*quod perrarum est*) est confirmée par le témoignage authentique de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, dans les premières lignes de la lettre de condoléances qu'il écrivit à Héloïse, devenue abbesse du Paraclet, pour lui annoncer le décès d'Abélard, son époux. « Il existait à Paris une jeune fille nommée Héloïse, nièce d'un chanoine appelé Fulbert... Pour l'apparence, elle n'était pas la dernière ; pour l'étendue de son savoir, elle était la première (HC, p. 10, lg. 248-255 Hicks) ». Abélard n'en dira pas plus sur l'amour de sa vie : nous ne saurons guère plus sur sa personne, sa famille, les détails de son allure ou le son de sa voix. Mais tout ce qui devait séduire Abélard est dans ce portrait, où le trait rhétorique trahit la marque d'une rare passion, ou, en tout cas, son souvenir indélébile : la jeunesse, la beauté, la sagesse.

Au début du XIIe siècle, les écoles parisiennes de philosophie et de théologie attirent les esprits les plus déliés du temps. Parmi eux, Pierre « Abélard », qui avait suivi les leçons du très controversé philosophe nominaliste Roscelin à Loches, entre 1093 et 1099, avant de se brouiller avec lui. Originaire de Bretagne, Abélard est né en 1079 au Pallet, à 20 km au sud-est de Nantes. Il est le fils aîné d'un chevalier, mais il a délaissé l'apprentissage du métier des armes pour se tourner vers celui des lettres et de la philosophie. Son nom peu flatteur, qui signifie « lécheur de lard », lui vient peut-être de sa corpulence imposante. Arrivé à Paris vers 1100, il suit les leçons du chef de file de l'école parisienne, le redoutable Guillaume de Champeaux, conseiller du roi Philippe Ier et futur fondateur de la célèbre école théologique de Saint-Victor aux portes de Paris. Abélard devient ensuite *magister* à Melun puis à Corbeil entre 1102 et 1105 ; il retourne au pays entre 1105 et 1108 et regagne Paris en 1108, où il défie son ancien maître Guillaume sur la question des universaux. Interdit de séjour dans la Cité, il fonde ensuite une école sur la Montagne Sainte-Geneviève. Il retrouve Paris en 1114, en tant que maître de Notre-Dame. En 1117, instruit de la valeur intellectuelle

d'Abélard, Fulbert lui confie la formation de sa nièce, qui reçoit, au domicile du chanoine, des leçons très « particulières » : Héloïse est séduite par ce brillant *magister*, qui la rend promptement enceinte. Les amants fuient en Bretagne, dans la maison des parents d'Abélard au Pallet, où Héloïse donne naissance à un garçon prénommé Pierre. Dans l'*HC*, Abélard indique qu'Héloïse lui donna le *cognomen* d'Astr[o]labe ; en réalité, ce surnom peu courant, qui désigne un instrument de mesure astronomique, lui a été donné lorsqu'il est devenu chanoine à Nantes, en 1150. Cet enfant a été élevé en Bretagne par la sœur d'Abélard, Denyse, et deviendra, plus tard, le quatrième abbé de l'abbaye cistercienne d'Hauterive où il terminera ses jours.

Après avoir marqué son accord pour le mariage des deux amants, Fulbert a été soudainement très irrité par un certain comportement d'Abélard, sur lequel nous ne sommes pas vraiment éclairés, mais qui a, sans doute, trait au contrat de mariage négocié entre eux. Certes, Abélard avait doublement trahi la confiance du chanoine en abusant de sa nièce et en l'enlevant en Bretagne, mais il s'était accusé de cette trahison auprès de Fulbert, il avait imploré le pardon du chanoine et, surtout, il retenait Héloïse « en otage » en Bretagne pour se protéger de quelconques représailles. Il avait proposé à Fulbert de lui donner satisfaction « en [s'] unissant par le mariage à celle qu'[il] avai[t] déshonorée » (*HC*, p. 13, lg. 372-373 Hicks). Plus tard, Héloïse fera même observer à Abélard qu'il avait « largement donné réparation en [s'] humiliant pour [elle] et en [les] élevant [elle] et [sa] famille » (*epist.* IV, p. 64, lg. 111-113 Hicks). Cela dit, Abélard n'a jamais caché que l'apparente générosité de son offre à Fulbert était assortie d'une condition : que le mariage « ait lieu secrètement, afin que [s]a réputation ne soit pas touchée » (*HC*, p. 13, lg. 373-374 Hicks), sa « réputation de continence » auprès des étudiants qui lui venaient de l'Europe entière, mais aussi le statut, notamment financier, des clercs non mariés, qui venait d'être décrété dans le diocèse de Paris par le canoniste Ives de Chartres. Toujours est-il qu'une fois assuré du retour de sa pupille et le mariage célébré, après qu'Héloïse fut ensuite entrée au couvent d'Argenteuil sur l'ordre d'Abélard, Fulbert ne s'est pas contenté de cet accord et qu'il l'a « trahi », selon les termes des deux amants : conformément aux mesures répressives du temps, qui punissent le criminel par où il a péché, Fulbert souloie des hommes de main pour agresser Abélard et l'émasculer pendant la nuit. Au moins deux des sicaires furent rattrapés et punis sévèrement : ils subirent le même sort que leur victime et, en outre, on leur creva les yeux. Quant à l'oncle chanoine, ses biens furent confisqués, mais sa disgrâce ne dura pas et il fut réintégré parmi les chanoines de Notre-Dame, probablement en 1119, soit à peine un an après le mariage « secret » d'Héloïse et Abélard.

Aussitôt après leur mariage, selon l'*HC*, Abélard ordonne donc à Héloïse d'entrer au couvent d'Argenteuil, à 9 km. au nord-ouest de Paris, où, enfant, elle avait été élevée et éduquée. Elle devient prieure de cette communauté vers 1123. Par la suite, en 1129, sous un prétexte obscur — immoralité notoire selon les autorités religieuses et civiles, revendication juridique selon Abélard —, Suger de Saint-Denis prend possession du couvent et il en chasse Héloïse et sa communauté. Il faut, cependant, noter que, même si l'expulsion des moniales d'Argenteuil est un fait historique avéré, qui avait

reçu l'aval du légat du pape, des évêques de la région et du roi de France lui-même, le séjour d'Héloïse dans ce couvent est contesté par certains critiques : ils font observer que cet épisode de la vie d'Héloïse n'est attesté que par le dossier controversé de l'*HC* et des lettres personnelles. Héloïse entre alors au couvent du Paraclet, qu'Abélard avait fondé près de Nogent-sur-Seine (Aube) et placé sous le patronage du Saint-Esprit Consolateur. Abélard fait donation du couvent à la communauté et lui laisse tout ce qu'il possède. Héloïse en devient l'abbesse et le pape Innocent II place le couvent sous sa protection en 1131. Héloïse termine ses jours dans son couvent un 16 mai d'une année non précisée, probablement en 1164.

Au lendemain de sa mutilation, Abélard se retire, quant à lui, à l'abbaye de Saint-Denis, au nord de Paris, où il fait à son tour profession monastique. En 1121, après la publication de la première version de sa *Theologia*, dont la doctrine trinitaire était le sujet principal, le concile de Soissons condamne Abélard pour hérésie et voue son livre aux flammes. Après avoir été retenu prisonnier à Soissons, il retourne à Saint-Denis, où il se rend coupable d'un nouveau scandale en contestant l'authenticité du martyr saint Denis lui-même, patron de l'abbaye et du royaume de France. Accusé de trahison, il est protégé par le comte Thibaud de Champagne, avant de faire la paix avec Suger, « son » abbé, en 1122. La même année, il reçoit de l'évêque de Troyes une terre, près de Nogent-sur-Seine, sur laquelle il fonde un ermitage dédié à la Trinité et qui deviendra, par la suite, le couvent du Paraclet ; il s'y installe avec quelques disciples et y compose le *Sic et non*, dans lequel il collationne des centaines d'énoncés apparemment contradictoires des Pères de l'Église, pour inviter ses étudiants à lire les *auctoritates* avec un esprit critique. Il abandonne ensuite cette fondation pour devenir abbé de Saint-Gildas-de-Rhuys en Bretagne, dans la presqu'île qui ferme le golfe du Morbihan, au sud de Vannes, probablement entre 1125 et 1127. En 1129, il donne son ermitage à Héloïse et à ses religieuses, lorsque Suger de Saint-Denis les chasse d'Argenteuil. Vers 1133, après avoir complètement échoué dans sa charge abbatiale à Saint-Gildas, où il raconte qu'il a notamment été plusieurs fois menacé de mort par ses propres moines, il rentre à Paris et reprend ses cours à la Montagne Sainte-Geneviève, où son enseignement, parfois audacieux, suscite des adhésions enthousiastes, mais aussi des controverses acerbes : en juin 1140, saint Bernard accuse Abélard d'hérésie au concile de Sens pour la publication des deuxième et troisième versions de sa *Theologia*, respectivement intitulées *Theologia christiana* et *Theologia Scholarium*, et le pape Innocent II le condamne comme hérétique pour la deuxième fois, au titre de quoi il lui impose « le silence perpétuel », excommunie ses partisans, ordonne son enfermement dans une maison de religion et la destruction par le feu de ses livres. À la suite de cette condamnation, Abélard adresse à Héloïse une célèbre et admirable profession de foi, éditée par Béranger de Poitiers, un de ses disciples : cette « confession » figure notamment dans les pièces annexes du recueil traduit par Jean de Meun (Hicks, p. 149-150). Abélard trouve alors refuge et protection auprès de Pierre le Vénérable, le puissant abbé de Cluny, qui le défend auprès des autorités ecclésiastiques, notamment romaines, et qui obtient finalement d'Abélard une conversion totale. Maître Pierre meurt le 21 avril 1142 à l'âge de 63 ans, précisément dans une dépendance de l'abbaye de Cluny, le prieuré Saint-Marcel-de-Chalon, établi sur les bords de la Saône.

Deux ans après sa mort, Pierre le Vénérable fera le déplacement au Paraclet pour que la dépouille mortelle d'Abélard repose dans le couvent de son épouse. Jusqu'à la fin de sa vie, Abélard aura entretenu avec Héloïse des relations discrètes, mais chaleureuses, notamment attestées par des requêtes théologiques, exégétiques ou liturgiques de son épouse auxquelles il répondra affectueusement.

À la mort d'Abélard, Héloïse s'est inquiétée de l'absence de déclaration officielle de pardon, alors qu'elle savait, notamment par la lettre de condoléances de Pierre le Vénérable, que son époux était revenu à la « grâce apostolique ». Dans la lettre qu'elle a écrite pour le remercier de sa visite au Paraclet, Héloïse demande à Pierre de lui remettre un certificat scellé, qu'elle accrocherait au-dessus du tombeau d'Abélard, déclarant ses péchés remis⁸. Ce document, qui garantit l'absolution de l'abbé, responsable du salut de ses moines, est ainsi libellé : « Moi, Pierre, abbé de Cluny, qui ai reçu Pierre Abélard en tant que moine et qui ai concédé son corps, transporté en secret, à Héloïse, abbesse du Paraclet et aux religieuses de ce monastère, par l'autorité du Dieu tout-puissant et de tous les saints, dans la vertu de mon office, je l'absous de tous ses péchés⁹. » Le geste de Pierre le Vénérable à l'égard d'un personnage aussi controversé qu'Abélard est d'autant plus remarquable qu'il émane du plus puissant abbé de la chrétienté, qui était aussi le plus grand prélat de toute l'Europe à l'exception du pape ; il conclut de manière admirable les démarches entreprises par l'abbé de Cluny auprès des autorités ecclésiastiques pour réhabiliter Abélard, en ce compris l'exceptionnelle visite au Paraclet pour remettre à Héloïse la dépouille de « l'homme qui lui appartient », alors qu'elle revenait de droit au prieuré clunisien dans lequel il avait terminé sa vie.

Comme supérieure du Paraclet, qui a compté jusqu'à 60 moniales, Héloïse a fait preuve de remarquables qualités de gestionnaire, dont témoigne la succession de documents pontificaux garantissant, pratiquement à l'avènement de chaque nouveau pape, les droits de l'abbaye sur des possessions toujours croissantes ; des documents royaux émanant des rois Louis VI et Louis VII, et d'autres archives officielles confirment cette prospérité matérielle de l'abbaye. Sous la direction dynamique de son abbesse, le couvent a pu se prévaloir de la fondation de six dépendances. Héloïse a également veillé à procurer une règle pour sa communauté : on la connaît par un document appelé *Institutiones nostrae*, dont le contenu est souvent en contradiction formelle avec les prescriptions de la *Regula* rédigée par Abélard dans sa lettre VIII en réponse à la deuxième requête de la lettre VI d'Héloïse¹⁰. En dépit des devoirs de sa charge,

⁸ Voir *epist.* CLXVII dans G. CONSTABLE (éd.), *The Letters of Peter the Venerable*, 2 vol., Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967 (*Harvard Historical Studies*, 78) (cf. *PL* 189, col. 427-428). Ce recueil contient aussi la fameuse lettre de condoléance écrite par Pierre le Vénérable à Héloïse pour lui annoncer le décès d'Abélard, dans le t. 1, p. 303-308 : *Petri Venerabilis epistola CXV ad Eloysam abbatissam* (cf. Hicks, p. 156-161 ; *PL* 189, col. 346-353).

⁹ Voir *epist.* CLXVIII Constable (cf. *PL* 189, col. 428-429 [n.182]).

¹⁰ Voir J. DALARUN, « Nouveaux aperçus sur Abélard, Héloïse et le Paraclet », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 32, 2005, p. 19-66 (surtout p. 65-66).

Héloïse a continué à manifester beaucoup d'intérêt pour les études et elle a mis tout en œuvre pour que ses protégées puissent s'y adonner ; comme je viens de le rappeler, plusieurs œuvres théologiques, hymniques, homilétiques ou exégétiques d'Abélard ont été écrites en réponse à des questions ou à l'invitation d'Héloïse. En particulier, dans un programme d'études adressé aux religieuses du Paraclet, Abélard s'inspire de l'exemple de saint Jérôme pour promouvoir dans la communauté l'apprentissage des langues (latin, grec, hébreu) nécessaires à une juste compréhension des sens de l'Écriture ; à cette occasion, il fait une référence flatteuse aux compétences d'Héloïse en ce domaine¹¹.

Deux visites ont marqué la communauté du Paraclet. Celle de saint Bernard, qui a produit sur Héloïse une forte impression, dont on est instruit par une lettre d'Abélard à l'abbé de Clairvaux. Celle, plus tard, en 1144, de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, qui amenait avec lui la dépouille mortelle d'Abélard. Cette fois, c'est une lettre d'Héloïse à l'abbé de Cluny qui nous apprend son émotion : « Il ne m'est pas possible de dire ni même de concevoir combien votre visite fut bienfaisante et agréable. — *Ego certe non dicam enarrare dictu, sed nec ipso ualeo comprehendere cogitatu, quam utilis, quam iocundus uester mihi fuerit aduentus*¹². »

Le dossier historique révèle donc, en Héloïse, une femme cultivée, manifestant un réel penchant pour tout ce qui touche aux activités intellectuelles. Il atteste qu'elle a connu une aventure sentimentale forte dans sa jeunesse, qui s'est soldée par une tragédie pour son compagnon et pour elle. La solution la plus normale qui s'offrait à deux chrétiens de ce temps, placés dans une situation aussi dramatique, était d'entrer dans les ordres. C'est ce qui s'est produit, encore qu'il soit possible — mais ceci est une conjecture — qu'Héloïse demeura d'abord quelques années dans le monde pour élever son jeune enfant. Elle assumait, en tout cas, au Paraclet les devoirs de sa charge avec une assiduité exemplaire et un succès incontestable ; aux yeux des personnages les plus unanimement respectés du temps, comme saint Bernard ou Pierre le Vénérable, Héloïse était jugée digne d'une très haute considération. Par ailleurs, elle resta toujours fidèle à Abélard, à qui elle liait une très grande tendresse. À son décès, elle réclama le corps à Pierre le Vénérable et la réception de la dépouille lui fut une suprême consolation ; à sa demande, Pierre expédia aussi à Héloïse l'*absolutio* d'Abélard. Dans sa lettre qui annonçait le décès d'Abélard, Pierre a décrit, à l'intention d'Héloïse, en termes émouvants, les derniers mois de la vie du vieux *magister* malade, qui, toujours livré à la prière et à la méditation, à l'écriture ou à la dictée, se montrait au sein de la communauté le plus effacé et le plus humble des frères.

Héloïse fut également une mère attentionnée. Cet amour maternel vigilant n'est établi que par un seul indice, mais il est significatif. À la fin de la lettre envoyée à Pierre le Vénérable pour le remercier de sa visite au Paraclet, Héloïse entreprend avec beaucoup d'habileté une démarche en faveur d'Astr[o]labe, demandant à son

¹¹ Voir *epist.* IX, *PL* 178, col. 325-336 (sp. 332).

¹² Voir *epist.* CLXVII Constable (cf. *PL* 189, col. 427).

correspondant d'aider son fils à obtenir une prébende dans un diocèse¹³. On pourrait donc résumer le personnage historique en disant qu'Héloïse a été une jeune fille intelligente, cultivée, passionnée, qu'elle fut une épouse fidèle, une mère aimante, la supérieure avisée d'un monastère administré avec diligence, une abbesse soucieuse de la formation et du développement intellectuels et spirituels de sa communauté, bref une femme à la hauteur de la réputation dont elle a joui dans son siècle et qui a permis à François Villon de perpétuer la mémoire de la « très sage Éloïs » dans sa fameuse « Ballade des dames du temps jadis ».

Les restes présumés des deux époux reposent dans un mausolée néo-gothique au cimetière parisien du Père-Lachaise, depuis 1817, après que le tombeau du Paraclet eut été déplacé à l'église paroissiale de Nogent-sur-Seine en 1792, à la dissolution du couvent du Paraclet sous la Révolution française, puis détruit en 1794.

2. Les aspects « romanesques » d'Héloïse

L'*HC* et les quatre premières lettres du dossier qui lui est joint nous présentent une image moins « sage » d'Héloïse : celle d'une amante échevelée, prête à enfreindre toutes les prescriptions morales en usage. On y apprend notamment, et sans aucune ambiguïté possible, que la jeune femme était radicalement opposée au mariage et qu'elle n'a épousé Abélard que contrainte et en désespoir de cause. Ce rejet catégorique du mariage ne signifiait nullement qu'Héloïse souhaitait se ménager la possibilité d'une autre union, mais au contraire un désir ardent de rester l'amante d'Abélard par les seules lois de l'amour, sans être retenue par une règle juridique ou canonique : c'est la thèse de l'amour libre dont Jean de Meun sera un fervent défenseur. En fait, Héloïse revendique plus exactement pour le clerc soumis au célibat le droit d'entretenir une concubine, ce qui correspond à des thèses soutenues dans l'entourage de Jean de Meun, mais déjà en usage à l'époque d'Abélard. Au titre d'épouse, fût-elle celle de l'empereur Auguste, Héloïse déclare explicitement préférer celui de fille de joie, de « prostituée » (*meretrix*) soumise à tous les caprices de son amant, jusqu'à ses coups, sévices ou exigences prohibées par la morale de l'époque¹⁴. Cette passion exaltée, cette brûlure extrême, Héloïse nous la décrit seulement quinze ans après la mutilation d'Abélard, avec un grand luxe de détails et de multiples références savantes, notamment pour justifier son comportement « scandaleux » lors de sa prise de l'habit religieux au monastère d'Argenteuil où Abélard l'avait envoyée après leur mariage secret.

Dans ses premières lettres, Héloïse ne se contente pas de dévoiler et de décrire sa passion. Elle ne craint pas d'affirmer qu'elle place dans son cœur Abélard avant Dieu. Elle proclame qu'elle est entrée dans la vie religieuse sans la moindre vocation et exclusivement pour se plier à la volonté de l'homme qu'elle aimait, et qu'elle vit dans ces sentiments depuis longtemps. Devenue abbesse malgré elle, elle s'en tient avec

¹³ Voir *epist.* CLXVII Constable (cf. *PL* 189, col. 428).

¹⁴ Voir *epist.* II, p. 49, lg. 155-156 Hicks.

obstination à sa morale du cœur et n'hésite pas à reprocher à Dieu lui-même l'issue tragique de leur amour. Pas l'ombre d'un repentir ni d'une hésitation ou d'un scrupule ne se manifeste dans ces lettres brûlantes. Héloïse se révèle une païenne farouche qui ne se reconnaît qu'un seul maître : Abélard, et une seule raison de vivre : sa passion amoureuse. Cette image inattendue qui nous est transmise par l'*HC* et les quatre premières lettres du dossier est celle qui a, bien sûr, plu aux romanciers postérieurs, et notamment à des écrivains romantiques comme [Alphonse de Lamartine](#).

À l'appui de cette image déroutante, il faut signaler un document d'authenticité incontestable qui évoque chez Héloïse des sentiments apparemment très proches de ceux que nous révèle le dossier épistolaire suspect : il s'agit d'un long poème didactique et moral, écrit en distiques élégiaques, composé par Abélard à l'intention de son fils, le *Carmen ad Astralabium*¹⁵. Un bref passage a trait à Héloïse et nous révèle une femme désespérée et désespérée après le drame qu'elle a connu : « Ce sont plutôt tes péchés qui renoncent à toi que toi qui renonces à tes péchés, / si tu te repens alors que tu ne peux mal faire. / Certains ont encore tant de plaisir de leurs péchés passés / que jamais ils ne s'en repentent véritablement ; / au contraire, la douceur de la volupté leur est si grande / qu'aucune réparation pour cette volupté ne leur pèse. / C'est la plainte incessante de notre Héloïse à ce propos ; / elle ne cesse de me dire ce qu'elle se dit à elle-même : "Si je ne peux être sauvée, à moins de me repentir / d'avoir commis mes fautes passées, pas d'espoir pour moi. / Les joies de ce que nous avons fait me sont douces, au point / qu'est un plaisir le souvenir de ce qui a plu à l'excès." » Ce texte émouvant nous livre le témoignage d'une femme accablée et désespérant de son salut parce que se sentant incapable de regretter un passé où elle a atteint le bonheur sans avoir eu conscience de commettre le péché ; c'est le cri douloureux d'une femme frappée par l'adversité et luttant en vain pour ressentir un repentir exigé d'elle, mais qu'au fond de sa conscience elle ne peut reconnaître ni éprouver. Hubert Silvestre fait cependant observer que cet appel pathétique est très différent des textes de la correspondance suspecte qui met en scène une femme argumentant, à grand renfort de citations, de syllogismes, en faveur d'une thèse hétérodoxe, celle de la supériorité de l'amour libre sur le mariage¹⁶. Cette façon de voir les choses n'est pas partagée par tous les spécialistes du dossier.

Enfin, la légende s'est elle-même emparée de l'histoire d'Héloïse et Abélard : quelques années après la mort d'Héloïse, la *Chronique de Tours* rapporte que « sur le point de mourir, Héloïse ordonna que son corps fût déposé, après sa mort, dans le tombeau de son mari. Sa volonté fut exécutée. Lorsqu'elle fut portée dans le tombeau que l'on venait d'ouvrir, Abélard, qui était mort bien des jours avant elle, étendit les bras vers elle pour la recevoir et les ferma, en la tenant embrassée. » Du reste, le roman de cet amour était trop exclusivement humain pour rester dans l'enceinte d'un cloître. Le recueil épistolaire fut au point de départ d'une longue tradition littéraire de

¹⁵ Voir la première édition critique de ce texte dans J.M.A. RUBINGH-BOSSCHER, *Peter Abelard. Carmen ad Astralabium. A Critical Edition*, Groningen, chez l'auteur, 1987.

¹⁶ Voir H. SILVESTRE, « Héloïse et le témoignage du *Carmen ad Astralabium* », *RHE*, 83, 1988, p. 635-660.

traductions et d'adaptations dont Charlotte Charlier a inventorié les jalons, mais aussi d'un travail de relecture et de recréation d'une histoire qui est devenue un mythe littéraire, et dont *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau est sans doute le texte le plus célèbre¹⁷. Sans compter que jusqu'à l'époque la plus récente, le destin hors du commun de ce couple a suscité des partitions musicales, des films et d'innombrables pièces de théâtre¹⁸.

C. LE TEXTE DE LA CORRESPONDANCE

Pour ce qui concerne le texte latin du corpus épistolaire suspect, aucun témoin ne remonte à l'époque de la rédaction, si l'on admet que celle-ci soit le fait des deux amants. Ils sont tous postérieurs aux événements de plus ou moins une centaine d'années. À l'exception notable du manuscrit de Troyes (Troyes, bibl. mun. 802), tous les manuscrits conservés sont même postérieurs à l'époque où Jean de Meun a donné une traduction française de ces textes dans les années 1270, si on admet que la traduction que nous possédons est due à l'auteur du *Roman de la Rose*, mais sur ce point aussi la question est controversée. En effet, le manuscrit français de la correspondance, lui-même tardif, a été copié vers la fin du XIVe siècle, à la même époque que la plupart des copies latines. Si l'on admet l'authenticité du recueil, le manque de manuscrits du XIIe ou du début du XIIIe siècle ne laisse pas de surprendre, d'autant plus que l'on possède des manuscrits plus anciens d'autres œuvres d'Abélard. En appui aux arguments d'ordre idéologique et historique déjà évoqués, ceci a amené plusieurs auteurs à conclure à une forgerie, en particulier Joseph T. Muckle, qui édita les lettres en 1953 et 1955, John Benton qui a soutenu en 1972 au Colloque de Cluny que l'*HC* était un faux, et Hubert Silvestre, déjà mentionné, qui, en 1985, a tenté de dégager « la part du roman » dans « l'idylle d'Abélard et d'Héloïse »¹⁹.

Abstraction faite des éditions anciennes dont il est admis qu'elles disposaient de manuscrits aujourd'hui perdus, il existe neuf témoins de la correspondance propre, dont plusieurs sont incomplets. Parmi eux le manuscrit de Troyes est le premier dans l'ordre d'excellence et le plus ancien. Longtemps daté de la fin du XIIIe siècle ou même du début du XIVe s., on pense aujourd'hui que ce manuscrit aurait été copié plutôt

¹⁷ Voir CH. CHARRIER, *Héloïse dans l'histoire et la légende*, Paris, Champion, 1933 (ouvrage de référence pour la fortune littéraire de la correspondance) (repr. Genève, Slatkine, 1977), qui cite notamment le passage de la *Chronique de Tours* concernant l'inhumation légendaire d'Héloïse dans les bras de son défunt mari (p. 300).

¹⁸ Dont on trouvera un inventaire dans un article de R. ASNI, « Abélard et Héloïse sur l'écran et la scène de 1900 à nos jours », dans J. JOLIVET – H. HABRIAS (éd.), *Pierre Abélard. Colloque international de Nantes*, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 185-203.

¹⁹ Voir J.T. MUCKLE, « The personal letters between Abelard and Heloise : introduction, authenticity and text », *Mediaeval Studies*, 15, 1953, p. 47-94 et 17, 1955, p. 240-281 ; J.F. BENTON, « Fraud, fiction and borrowing in the correspondence of Abelard and Heloise », dans JOLIVET et LOUIS, *Pierre Abélard. Pierre le Vénérable...* (n.4), p. 469-511 ; H. SILVESTRE, « L'idylle... » (n.4).

dans le deuxième quart du XIIIe siècle, ce qui le situerait à un peu moins d'une centaine d'années après le décès d'Héloïse²⁰. Il contient le texte complet de la correspondance (f. 1r – 88v), avec ses titres et salutations ou suscriptions remarquables, et il est suivi de plusieurs pièces annexes, parmi lesquelles les *Institutiones nostrae*, qui décrivent, à la suite de la *Regula* d'Abélard dans la lettre VIII, la règle monastique du Paraclet rédigée par Héloïse en personne. Ce manuscrit appartient au chapitre de Notre-Dame de Paris en 1346 : il est vendu à cette date à un ami de Pétrarque, Roberto de Bardi, chancelier de l'Université. En 1617, le manuscrit figure parmi les biens légués par François Pithou pour la fondation d'un collège à Troyes : il passe ainsi aux Pères de l'Oratoire (1630), puis, à la Révolution, à la bibliothèque de la ville. Pétrarque a lui-même lu et annoté un manuscrit qui contenait l'*Historia calamitatum* et les lettres (Paris, BN, lat. 2923) ; en marge du passage de l'*HC* où Abélard dit s'être brisé le cou en chutant de cheval, Pétrarque écrit : « Et moi de nuit » (*HC*, p. 42, lg. 1360-1363 Hicks).

Il semble acquis qu'aucune des pièces du recueil n'a de tradition isolée et que c'est le recueil tout entier tel qu'il est représenté dans le manuscrit de Troyes (lettres I-VII [Hicks] + lettre VIII) qui a été mis en circulation, sans doute à partir du Paraclet, comme l'a montré Jacques Monfrin dans son édition²¹ : il ne s'agit donc pas d'un recueil tardivement composé au moyen de pièces ayant circulé isolément ; c'est un recueil homogène dès le départ, et c'est là, pour certains, un argument supplémentaire en faveur du « faux », rédigé pour soutenir une thèse. À ce stade, avant de risquer à mon tour une hypothèse sur l'authenticité, je retiendrai simplement que les lettres d'Héloïse et Abélard n'ont pas été conservées sous la forme de missives individuelles et signées, au sens où nous entendons ces mots aujourd'hui ; par ailleurs, les premières copies datant de plus ou moins un siècle après les événements, on ne saurait prouver qu'aucune de ces lettres ait été réellement échangée entre Abélard et Héloïse, ni qu'ils sont effectivement les auteurs des lettres de ces copies : un inconnu a fort bien pu les forger au XIIIe siècle, voire au XIIe siècle. Cela dit, s'il fallait considérer ces arguments comme décisifs, on devrait aussi remettre en cause l'authenticité de la correspondance de Cicéron, de Pline le Jeune, de saint Jérôme, de saint Augustin, etc., dont toutes les copies sont généralement postérieures de plusieurs siècles à leur composition originale. D'autre part, s'il s'agit de faux, il reste à expliquer de manière satisfaisante qui aurait pu écrire ces faux et pour quelle raison. Enfin, l'*HC* contient de nombreux points de détail qu'un faussaire aurait eu beaucoup de difficultés à connaître, à moins qu'il fût un contemporain ou un familier d'Abélard.

²⁰ Voir DALARUN, « Nouveaux aperçus... » (n.10), p. 21-26 (pour la datation du manuscrit).

²¹ Voir J. MONFRIN (éd.), *Abélard, Historia calamitatum. Texte critique avec une introduction*, Paris, Vrin, 1962 (1978⁴) ; en appendice à l'*Historia calamitatum*, Jacques Monfrin a édité aussi les deux premières lettres d'Héloïse (*epist.* II et IV) et la prière finale de la lettre V d'Abélard (p. 111-125).

D. UNE HISTOIRE VÉCUE À DEUX, ÉCRITE POUR TOUS

I. Un dossier énigmatique

La question de l'authenticité de la *Correspondance* d'Héloïse et Abélard demeure une des plus grandes énigmes de l'histoire de la littérature latine, et elle est d'autant plus troublante qu'elle porte sur un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Outre les aspects strictement érudits du dossier, cette question engage des réflexions plus générales sur l'histoire des mentalités, de la pensée, des sentiments ; en effet, il n'est pas indifférent, pour l'histoire même de la société médiévale et occidentale, de savoir si l'audace de certains propos et comportements évoqués dans ces lettres passionnées pouvait faire l'objet d'une telle publicité littéraire en plein XIIe siècle, à l'époque de saint Bernard et du classicisme médiéval, ou bien si elle est le produit d'une propagande laïque du XIIIe siècle finissant. Certes l'érotisme littéraire est couramment pratiqué dans la poésie latine des XIe et XIIe siècles, formée à l'imitation des poètes classiques latins, et notamment dans le milieu des poètes cléricaux comme Marbode de Rennes, Baudri de Bourgueil, Hildebert de Lavardin ou Guibert de Nogent ; mais, nonobstant la verdeur de certaines allusions et formules, il s'agit alors plus de virtuosité formelle, de jeu littéraire, sinon de lieux communs, alors que la *Correspondance* est tout entière habitée par l'expression obsessionnelle de la passion charnelle où la femme, qui, depuis 1129 environ, est devenue l'abbesse respectée d'un monastère important, n'hésite pas à avouer à son amant qu'elle est plus fière d'être sa putain que l'impératrice de Rome et qu'elle le suivrait volontiers jusqu'en Enfer.

Quatre hypothèses ont été proposées par la critique depuis le milieu du XIXe siècle, où l'on a renoncé à l'idée, effectivement indéfendable, d'une authenticité absolue de contenu et de forme : un recueil authentique, mais dont le modèle perdu aurait été révisé lors de sa transcription dans un manuscrit tardif ; un « roman épistolaire » composé par Abélard au départ de lettres d'Héloïse réellement reçues ; ou, inversement, un ensemble composé par Héloïse au départ de lettres d'Abélard²² ; Jacques Dalarun et Jean-Yves Tilliette ont, enfin, proposé d'y voir des lettres écrites en latin par Abélard et Héloïse eux-mêmes au début du XIIe siècle, et compilées plus tard à Paris vers le milieu du XIIIe siècle, à partir de documents authentiques issus du Paraclet et transmis à l'évêque de Paris Guillaume d'Auvergne par l'abbesse Ermengarde du Paraclet, avant d'être traduites par Jean de Meun vers 1290²³ ; je rappelle aussi que, dans l'ordre de la forgerie intégrale, Hubert Silvestre a même soutenu l'idée selon laquelle Jean de Meun, le premier traducteur français de la *Correspondance*, en serait aussi l'auteur²⁴. Je n'entrerai pas ici dans les détails de la

²² Voir P. VON MOOS, *Mittelalterforschung und Ideologiekritik. Der Gelehrtenstreit um Heloïse*, Munich, Wilhelm Fink, 1974 (état de la question sur le problème de l'authenticité).

²³ Voir DALARUN, *Modèle monastique...* (n.4) ; ID., « Nouveaux aperçus... » (n.10) ; TILLIETTE, *Introduction...* (n. 4).

²⁴ Voir SILVESTRE (n.4 et 5).

controverse, qui ont été abondamment commentés dans la littérature, mais je voudrais suggérer une cinquième hypothèse qui, à ma connaissance n'a jamais été vraiment considérée par la critique : ne pourrait-on pas reconnaître l'authenticité du corpus, moins dans l'historicité des lettres prises isolément que dans leur organisation au sein d'un « dossier orienté » moins dans le cadre d'un projet monastique que dans celui d'un « chemin de rédemption », où, d'un commun accord, les deux amants auraient choisi de raconter leur histoire « exemplaire » sous la forme d'un fictif échange de lettres dans un but d'édification ? La structure d'ensemble de la *Correspondance* et le profil autobiographique des personnages semblent plaider en faveur de cette hypothèse.

II. Un dossier « édifiant »

- **La structure du dossier**

Tout d'abord, l'examen de la structure du dossier épistolaire tel qu'il nous est transmis par le manuscrit de Troyes, qui est sans doute le témoin le plus proche de la façon dont a commencé d'être diffusé le recueil, fait apparaître les observations suivantes :

1. Cette correspondance atteste une organisation insolite, à peu près unique au moyen âge : les lettres sont classées dans l'ordre chronologique, en faisant alterner les correspondants, chaque épître constituant une réponse à la précédente. À l'évidence, le(s) compilateur(s) du dossier construi(sen)t le recueil selon une logique qu'il convient d'analyser.

2. Héloïse affirme dans sa première lettre n'avoir eu connaissance que tardivement et par hasard de l'*Historia calamitatum*, première pièce du dossier : « Epistolam uestram ad me forte quidam nuper attulit (début de la lettre II) ». Avant toute chose, on ne peut manquer de s'interroger sur l'identité de ce « quidam », mais je n'approfondirai pas ici cette question. Au moment où elle reçoit cette lettre, Héloïse exerce, avec une conscience unanimement reconnue par ses contemporains, ses importantes fonctions d'abbesse du Paraclet. Or, le récit d'Abélard se termine sur son échec à Saint-Gildas, échec qui vient après d'autres, notamment au Paraclet, où, dans un premier temps, Abélard avait réuni ses étudiants dans quelques cabanes, de 1122 à 1125, sans compter la condamnation du Concile de Soissons en 1121. Cet échec d'Abélard est celui d'un enseignement de type universitaire, marqué par l'ambition intellectuelle et scientifique, qui n'exclut pas non plus la dimension polémique ; à Saint-Gildas, c'est l'échec de l'abbé, de l'ambition hiérarchique : voir *HC*, p. 43, lg. 1382-1386 Hicks : « ut nostro etiam exemplo eorum qui id sponte appetunt ambitio refrenetur. » En contraste, le Paraclet nouvelle manière, le Paraclet d'Héloïse, se développe harmonieusement dans une communauté monastique qui a su intégrer les valeurs de l'étude et les exigences de l'ascèse spirituelle : la vie des deux anciens amants sera sauvée dans cette création commune, où l'homme et la femme restent les partenaires d'un

amour passionné, mais sur le mode nouveau d'une recherche partagée de la perfection intérieure.

3. Le dossier reflète les étapes de ce cheminement vers la perfection :

— l'*Historia calamitatum* retrace les débuts de la conversion d'Abélard, brisé par ses échecs. Il semble que tout le récit soit bâti sur les deux thèmes de l'ambition et de l'échec : le développement de l'*ambitio* du jeune Abélard, — chevalier manqué, qui marque très fortement son origine sociale —, qui bouscule le *cursum honorum* et les hiérarchies du monde intellectuel, se heurte bientôt à l'*invidia* de ceux qui s'y trouvent installés. Abélard interprète d'abord cette résistance comme une injuste persécution. Il est frappant de voir comment le récit de son arrivée à Soissons, avant le concile, utilise — vocabulaire, citations explicites et implicites — le récit évangélique des préparatifs de la Passion du Christ. Ce sentiment se prolonge jusque dans la conclusion de l'*HC* : « Si me persecuti sunt... ». Dans le même temps, cette lettre fait le portrait, rébarbatif jusqu'au cynisme, d'un homme calculateur, ambitieux, narcissique, obsédé par la volupté et le désir de satisfaire à tout prix une passion charnelle dévorante. Une telle indécence dans l'aveu va au-delà du simple rapport autobiographique ; elle relève de l'intention moralisante.

— les « lettres d'amour » (II-V) montrent le cheminement d'Héloïse vers la conversion sous la guidance énergique d'Abélard. Moins ambitieuse, elle a extérieurement mieux résisté que son époux aux malheurs de leur aventure, et son entrée en religion est une réussite aux yeux du monde. Mais la conversion intérieure lui est particulièrement difficile : Héloïse reste prisonnière d'une passion qui se livre avec une intensité et une impudeur révoltées ; l'absence de toute contrition l'accule au désespoir, qui ajoute à l'échec de son bonheur terrestre la crainte du malheur éternel ; dans son argumentation, elle privilégie des schémas de morale antique et notamment stoïcienne, fort éloignés de la résignation et de l'espérance chrétiennes. Pour préserver leur union, Abélard ne peut tolérer cette résistance à la grâce ; elle induit, chez lui, le ton autoritaire d'un directeur de conscience préoccupé par le salut et l'édification de son épouse et, à travers elle, de toute la communauté du Paraclet. Au moment de mettre d'autorité un point final à leur correspondance amoureuse, dans la lettre V, Abélard écrit une prière qui liquide, en quelque sorte, leur passé (Hicks, p. 87) : à son épouse, qu'il salue comme *sponsa Christi*, il propose une union nouvelle, libérée de tout attachement charnel ; ils peuvent être unis au Christ, et se retrouver ainsi unis en lui ; la formule qu'il propose à Héloïse de réciter, en même temps qu'elle assume entièrement leur passé, définit surtout leur espérance dans l'avenir.

— les lettres VI-VII (lettre d'Héloïse et réponse d'Abélard sur l'origine des communautés féminines) sont liées à la construction du Paraclet, qui est désormais leur œuvre, leur fondation commune ; le directeur de conscience redevient ici le maître qui prendra en charge, à la demande d'Héloïse, la formation et les dispositions de la vie quotidienne de ses religieuses dans le cadre nouveau de leur « union mystique ». Et c'est pourquoi, nonobstant sa douleur encore clairement

avouée dans les premières lignes de la lettre, à la fin de la lettre VI, Héloïse accepte désormais cette collaboration dans le sens qui lui est proposé (p. 106, lg. 613-fin Hicks). Du reste, l'adresse « philosophique » en suscription de cette lettre annonce ce changement d'attitude, tout en en marquant la limite : « Suo specialiter, sua singulariter » : Héloïse reconnaît qu'elle puisse appartenir à « son » Abélard par un lien autre que le seul lien physique et charnel, en « l'espèce » – au sens aristotélicien du terme – le lien monastique qu'elle partage avec son époux et les religieuses qui lui ont été confiées, tout en continuant de revendiquer son état d'épouse « singulière » qui l'unit plus intimement à Abélard eu égard à leur passé commun. L'amant devient le maître spirituel dont l'épouse attend la *Règle* pour construire l'avenir de la communauté monastique qui est comme leur « enfant » et qui permettra à leur amour de survivre dans une dimension mystique²⁵. Alors que dans la lettre IV, Héloïse n'imaginait pas pouvoir encore vivre si Abélard venait à disparaître, elle ose à présent sereinement envisager que le maître ne sera pas toujours là : « Praeceptorem alium post te fortassis habiturae sumus ». Sa vie religieuse devra alors se développer sous une autre direction ; il faut seulement qu'Abélard, *dominus, fundator, plantator, institutor* ait livré tout ce qu'il avait à dire ; le Paraclet, Héloïse à sa tête, pourra ainsi vivre sans la présence physique d'Abélard, et continuer de grandir sur les fondations qu'il aura posées²⁶. Cette lettre est la plus belle réponse aux perspectives d'éternité proposées dans la prière d'Abélard à la fin de la lettre précédente. La lettre VII, qui expose l'origine du monachisme féminin répond partiellement à la requête d'Héloïse tandis que la lettre VIII, qui expose la règle souhaitée par Abélard pour le Paraclet, assure enfin les fondements de l'institution. On a parfois fait valoir contre l'authenticité du recueil épistolaire que la règle ou le coutumier effectivement en vigueur au Paraclet et décrit dans les *Institutiones nostrae* contredisait souvent la *Regula* d'Abélard. Les contradictions entre les deux règles sont certes avérées, mais, comme l'a montré Guy Lobrichon, elles attestent qu'Héloïse connaissait parfaitement la règle proposée par Abélard et qu'elle l'a adaptée aux exigences spécifiques de sa

²⁵ Dans cette formule qui renvoie à du vocabulaire aristotélicien dont Abélard était familier, Héloïse se résigne désormais à sa condition monastique qu'elle partage avec son époux et avec ses consœurs et que lui a imposée son « maître » contre son gré, sans pour autant renoncer à sa condition singulière et individuelle d'épouse qui appartient à l'être propre d'Abélard. Héloïse fait une concession spirituelle à Abélard, qui est le maître de son monastère et, à ce titre, le responsable de toutes les religieuses qui s'y trouvent, y compris elle-même en tant que membre de « l'espèce » monastique ; la variante *D(omino)* pour *S(uo)* dans le manuscrit de Troyes va dans ce sens. Héloïse appartient à Abélard en tant que religieuse du Paraclet, soumise à son maître spirituel ; mais, elle veut aussi rappeler à Abélard qu'elle lui appartient en tant qu'individu, en tant que femme, en tant qu'amante, dans un rapport « singulier », où l'épouse du Christ, qui partage ce statut avec ses religieuses, revendique d'être d'abord l'épouse d'Abélard. Héloïse aime Dieu pour Abélard ; dans ses premières lettres, il lui arrive même d'aimer Abélard contre Dieu.

²⁶ Voir (*epist.* VI, p. 106, lg. 613-620 Hicks).

communauté féminine, en lien avec d'autres règles monastiques pratiquées à cette époque²⁷.

- **La personnalité des auteurs**

Ensuite, telle qu'elle ressort du dossier, la personnalité d'Héloïse et Abélard invite également à envisager les virtualités édifiantes de cette construction épistolaire. Les propos de la *Correspondance* donnent, en effet, un relief autobiographique convaincant au caractère des deux personnages et aux contrastes qui les opposent : une figure d'intellectuel égocentrique, ambitieux, séducteur, blessé par l'incompréhension de ses pairs ; une jeune fille, éperdue d'admiration pour ce maître et en proie à une passion qui mêle l'oubli de soi et la sensualité. Pour autant, aussi vraisemblables soient-elles, ces figures se fondent sur des modèles anciens ou contemporains qui évoquent l'amertume et les déceptions du clerc en mal de reconnaissance (voir e.g. la disgrâce romaine de saint Jérôme, à laquelle Abélard se compare explicitement dans l'*Historia calamitatum* lorsqu'il évoque son abbatiat à Saint-Gildas de Rhuys (p. 35, lg. 1103 sq Hicks), ou bien la sensualité à la fois brûlante et désespérée d'amours féminines insatisfaites (voir e.g. les chansons de femmes troubadours).

Mais, plus fondamentalement, sur ce profil autobiographique contrasté vient se greffer un modèle « édifiant » qui affecte de manière complémentaire les lettres d'Abélard et celles d'Héloïse. Les lettres d'Abélard, dans leur ton et dans leur manière, s'apparentent aux traités d'édification, qui nous sont parvenus en grand nombre et qui, comme les lettres III et V (Hicks), s'adressent le plus souvent à des femmes, moniales ou dévotes vivant dans le monde (voir encore les lettres de saint Jérôme à des femmes de la haute aristocratie romaine). Les lettres d'Héloïse, avec leur humilité et leurs longs passages d'introspection et d'auto-accusation, placent leur auteur dans la situation de la pénitente ; on en trouve de longs exemples dans la lettre IV (Hicks) ; ces lettres sont comme une mise en pratique des traités de pénitence et une réponse aux interrogatoires des manuels du confesseur, les uns et les autres également fort nombreux. De longues phrases de la deuxième lettre d'Héloïse (lettre IV Hicks) se déroulent comme de véritables confessions, dont elles reproduisent les différentes étapes jusque dans le vocabulaire du sacrement ; elles s'attachent avec scrupule et une sincérité proche de l'impudeur à suivre les mouvements coupables de l'âme et à noter les circonstances aggravantes de la faute. Enfin, les quatre « lettres d'amour » appliquent la technique en usage dans les sermons, qui consiste à appuyer chaque développement sur une citation scripturaire.

Ainsi, le contraste entre les lettres d'Abélard et celles d'Héloïse, qui paraît refléter celui de deux personnalités, est avant tout le contraste entre deux rôles complémentaires que se partagent les deux correspondants, celui du directeur de conscience et celui de la pénitente. Le développement du culte de Marie-Madeleine, le

²⁷ Voir G. LOBRICHON, *Héloïse. L'amour et le savoir*, Paris, Gallimard (*Bibliothèque des histoires*), 2005, p. 283-290 ; DALARUN, « Nouveaux aperçus... » (n.10).

modèle biblique de la femme repentie, au XIIe siècle n'est sans doute pas étranger à cette accentuation ; par ailleurs, au XIIIe siècle, le mouvement franciscain libérera bientôt des formes lyriques de spiritualité et de piété, un mouvement de réflexion sur l'introspection autour de la notion de responsabilité dans le sacrement de pénitence, tous traits dont les effusions d'Héloïse portent déjà la marque.

III. La parole des amants

Au regard de tout cela, puisqu'il faut bien suggérer une conclusion concernant ce dossier, il paraît aujourd'hui raisonnable de penser ceci. Plus personne ne considère que le recueil représente la mise bout à bout de lettres originales et spontanées au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Il s'agit clairement d'un dossier organisé. Il paraît également établi que le dossier, aussi haut que l'on peut remonter, est issu du Paraclet ou, en tout cas, de documents qui y étaient conservés (parmi lesquels au moins le coutumier de l'abbaye). Rien ne nous autorise à penser que ce recueil a été forgé de toutes pièces dans un milieu totalement étranger et largement postérieur aux protagonistes de la correspondance. Il peut reposer sur des textes écrits par Héloïse, d'une part, Abélard de l'autre, et mis en forme plus tard selon les procédés de la rhétorique épistolaire en usage dans les traités de composition ou *artes dictaminis* de l'époque ; mais, en toute hypothèse, la pratique du *cursus* rythmique attestée dans l'*Historia calamitatum* et les lettres controversées semble exclure une datation tardive : cette pratique complexe et artificielle, encore enseignée en France au début du XIIe siècle, était devenue obsolète un siècle et demi plus tard et on imagine mal un faussaire de la fin du XIIIe ou du XIVe siècle y recourir dans le seul but de donner l'illusion de l'authenticité.

Dans sa première lettre, Héloïse évoque le temps où Abélard l'inondait de courriers pour « l'attirer aux voluptés honteuses », laissant entendre qu'il existait une correspondance antérieure à celle de notre dossier ; en 2001, Constant J. Mews a même proposé d'attribuer à Héloïse et Abélard un recueil anonyme d'extraits et copies de lettres entre un maître des écoles et une élève, qui contraste avec le dossier épistolaire tel que nous le connaissons²⁸. En tout état de cause, si l'on retenait

²⁸ C.J. MEWS, *The Lost Love Letters of Heloise and Abelard. Perceptions of Dialogue in Twelfth-Century France*, New York, Palgrave MacMillan, 2001. Cet ouvrage a été traduit en français par É. CHAMPS, avec la collaboration de F.-X. PUTALLAZ et S. PIRON, sous la référence : C.J. MEWS, *La voix d'Héloïse. Un dialogue de deux amants*, Paris, Cerf-Academic Press Fribourg (*Vestigia. Pensée antique et médiévale*, 31), 2005. À compléter par C.J. MEWS, « Les lettres d'amour perdues d'Héloïse et la théologie de Pierre Abélard », dans JOLIVET-HABRIAS (n.18), p. 137-159 ; ID., *Lettres des deux amants attribuées à Héloïse et Abélard*. Traduites et présentées par Sylvain PIRON, Paris, Gallimard NRF, 2005 ; et ID., « Discussing Love : The "Epistolae duorum amantium" and Abelard's "Sic et Non" », *The Journal of Medieval Latin*, 19, 2009, p. 130-147. Mais cette attribution, difficilement vérifiable, a été fortement contestée dans P. VON MOOS, « Die "Epistolae duorum amantium" und die säkulare Religion der Liebe. Methodenkritische Vorüberlegungen zu einmaligen Werk mittellateinischer Briefliteratur », *Studi Medievali*, 3e série, 44, 2003, p. 1-115, qui démontre que les points de contact entre les deux dossiers épistolaires reposent, en réalité, sur des lieux communs de la littérature amoureuse et non sur la spécificité de la relation entre Héloïse et Abélard. Voir aussi l'article de Francisco Stella sur quelques parallèles textuels dans les incises

l'hypothèse d'un auteur unique étranger aux deux protagonistes et tirant tout de son imagination, il faudrait supposer chez cet auteur une puissance d'invention dans l'expression de sentiments aussi forts, dont peu de textes médiévaux, sinon aucun, portent la trace ; du reste, l'*Historia calamitatum* contient de nombreux points de détails qu'un faussaire aurait eu le plus grand mal à connaître, à moins d'avoir été un contemporain d'Abélard et de l'avoir connu personnellement.

Qui a dès lors arrangé ce dossier ? Héloïse, Abélard, et pourquoi pas les deux, dans un esprit de collaboration visant à transformer leur histoire en modèle singulier pour l'édification de leurs frères et sœurs. On peut très bien imaginer, et cela n'est pas exceptionnel dans la littérature édifiante du moyen âge, qu'unis d'abord dans la chair, et plus tard, en esprit devant Dieu, les deux époux ont collaboré pour montrer qu'une histoire au premier regard scandaleuse et désespérée était devenue pour eux, et devait apparaître à ceux qui la liraient, le long détour choisi par la Providence sur la voie du salut. La sublimation et l'organisation rhétoriques de sentiments personnels intimement vécus plaideraient en faveur de cette interprétation, Abélard et Héloïse mettant ensemble au point l'histoire de leurs fautes et de leur rédemption, symbolisée par ce Paraclet où ils ont mis le meilleur d'eux-mêmes. Cette hypothèse n'exclut pas que le dossier ait été plus tard compilé à Paris à la demande d'une autre abbesse du Paraclet pour confirmer le statut canonique de cette communauté féminine. Au contraire, je pense aussi que la rédaction de cette correspondance est étroitement liée au projet monastique de l'ordre fondé par Héloïse et voulu par les deux époux, et que sa publication a été une manière d'assurer la pérennité de ce projet, documenté dans un ouvrage qui apparaît aujourd'hui comme un *exemplum* de progrès spirituel ou mieux, comme l'a joliment défini Jean-Yves Tilliette, « une pédagogie de la conversion »²⁹.

Le lecteur moderne doit se résoudre à ignorer ce qu'il en est de la réalité historique des propos et des comportements attestés dans cette *Correspondance*. L'important n'est pas là, car écrire une « lettre » au moyen âge c'est d'abord « faire de la littérature » et donc adopter un langage d'artifice où la mise en forme rhétorique importe plus que la vérité des faits rapportés ; la fiction côtoie la réalité de l'expérience dans une œuvre qui cherche d'abord à former plutôt qu'à informer. S'il fallait en croire l'*Historia calamitatum*, la vie d'Abélard n'aurait été qu'une série de malheurs et l'existence d'Héloïse le cri révolté et désespéré d'une amante insatisfaite ; une interprétation aussi littérale de l'œuvre serait tout à la fois réductrice et peu vraisemblable. Cela dit, on ne peut pas non plus prendre argument de cette invraisemblance pour refuser aux deux amants le droit d'avoir eux-mêmes écrit les plus belles lettres d'amour de notre littérature. Les effusions érotiques de la poésie lyrique, les règles rhétoriques de la littérature spirituelle, les exigences de la pénitence, tout cela est fondu dans une conscience littéraire qui prend appui sur une

poétiques de la correspondance, dans F. STELLA, « *Epistolae duorum amantium* : nuovi paralleli testuali per gli inserti poetici », *Journal of Medieval Latin*, 18, 2008, p. 374-397.

²⁹ TILLIETTE, *Introduction...* (n.4), p. 28.

autobiographie d'exception pour que cette histoire à deux devienne l'histoire de tous : en étant les confidents d'eux-mêmes dans une correspondance qu'ils ont pris la peine d'écrire, Héloïse et Abélard ont voulu être les confidents d'une expérience de la conversion ouverte à tous leurs lecteurs. Et ils ont choisi de la présenter non pas sous la forme d'un récit linéaire, mais d'un dialogue épistolaire, dont le but est moins de confronter deux sensibilités différentes que d'analyser le chemin complémentaire de la grâce dans chacune d'elles. Loin d'opposer les deux amants, chaque lettre s'appuie sur la précédente pour les faire progresser et racheter l'échec d'un amour humain définitivement impossible, jusqu'à ce que se taise pour toujours l'appel des sens.

IV. « Le silence d'Héloïse »

La « voix » amoureuse d'Héloïse s'interrompt après la prière d'Abélard à la fin de la lettre V. Elle prendra encore la parole dans la lettre VI, mais ce sera pour ouvrir la correspondance sur l'avenir du Paraclet et demander à Abélard d'accompagner de sa bienveillance pastorale l'œuvre de la nouvelle fondation, à quoi répondront les lettres VII et VIII d'Abélard. Dans l'analyse du dossier « personnel » peut-être n'a-t-on pas toujours compris ce qu'on a pu appeler « le silence d'Héloïse ». Ce serait en tout cas une erreur de l'interpréter tantôt comme une trahison de sa passion, tantôt comme une obstination irrépressible dans son péché qui rendrait non crédible et définitivement hypocrite son intégrité religieuse. On a parfois pris argument de ce silence pour contester tantôt l'authenticité de la correspondance tantôt celle de la vocation religieuse d'Héloïse, d'autant plus qu'il faisait suite à d'autres lettres où l'abbesse additionnait des propos presque blasphématoires, plutôt inconvenants dans son état. Un tel argumentaire méconnaît un aspect fondamental du personnage d'Héloïse, et de la conscience médiévale en général : l'extraordinaire mobilité des sentiments et la possibilité d'une conversion radicale sous le double effet conjugué de la grâce et de la volonté. Pour mieux renoncer au passé coupable, on le raconte, on le transforme, on le radicalise, on l'exorcise par l'expression littéraire et par l'art de la rhétorique, comme saint Augustin en avait donné l'exemple le plus célèbre dans ses *Confessions*, permettant ainsi au lecteur de suivre pas à pas la trajectoire de la grâce dans l'âme tourmentée du pécheur.

Ensuite, on se tait, jusqu'à s'enfermer définitivement derrière les murs d'un monastère. Dans son très beau livre sur les troubadours, Henri-Irénée Marrou observe que les principaux d'entre eux ont terminé leurs jours dans une abbaye, où ils se sont tus, car « spirituellement, l'amour courtois est une impasse et accule l'âme noble à la conversion »³⁰. Historiquement, cela s'est vérifié : on a calculé qu'un tiers des troubadours sur lesquels nous possédons des données suffisamment précises ont terminé leur vie au couvent, une fois convertis. Plusieurs ont fini moines blancs, cisterciens : à peu d'années d'intervalle, Bernard de Ventadour et Bertrand de Born à l'abbaye cistercienne de Dalon en Limousin, Perdigon dans celle de Silvacane, en Provence, Fouquet de Marseille au Thoronet, avant de devenir évêque de Toulouse.

³⁰ H.-I. MARROU, *Les troubadours*, Paris, Seuil (*Points. Histoire*), 1971, p. 174.

Pareille conversion est-elle impensable chez une Héloïse dont tous les témoignages contemporains attestent, par ailleurs, la grandeur et la noblesse d'âme ?

V. La grandeur d'Héloïse

La grandeur d'Héloïse n'est pas dans l'audace ou la violence de ses propos, dans la conscience déchirée d'une culpabilité irréversible ; aussi indéniables soient-ils, ces états d'âme ne sont pas une fin en soi, comme ils le seraient pour une héroïne romantique. La grandeur d'Héloïse, c'est d'avoir permis à Abélard de devenir ce qu'il est finalement devenu. L'évolution — et la conversion — d'Abélard, cette évolution qui a transformé l'intellectuel pur en homme de chair et de sang, en homme aux prises avec les vicissitudes de la vie quotidienne, commence avec Héloïse. C'est grâce à Héloïse qu'Abélard a finalement été immunisé contre ses ambitions personnelles, ses rancœurs, ses échecs ; c'est grâce à Héloïse qu'il est sorti de la solitude de son système de pensée condamné à tourner à vide, qu'il a pu s'occuper d'autres choses que de ses calamités personnelles, des rivalités avec ses anciens condisciples. Héloïse a obligé Abélard à un dépassement imprévu : elle l'a forcé à sortir de sa complaisance égoïste pour l'échec ; elle l'a forcé à écouter le langage de l'amour, après que sa mutilation lui avait interdit la satisfaction immédiate des instincts charnels ; elle l'a forcé à entendre le cri de souffrance d'une conscience coupable et désespérée, qu'Abélard ne connaissait que sous la forme théorique de ses spéculations morales. En obligeant son mari à lui faire une place dans sa chair et dans son cœur, Héloïse a donné l'émotion qui manquait à l'œuvre du philosophe et du prédicateur : elle a fait d'Abélard un fondateur d'ordre et un maître spirituel qui a su liquider le passif de ses échecs personnels.

À la fin de son livre, Régine Pernoud affirme qu'Héloïse a mené Abélard là où il aurait été, de lui-même, incapable d'aller. Dès le moment où les deux époux se sont retrouvés dans la correspondance amoureuse, toute l'œuvre d'Abélard est devenue aussi celle d'Héloïse, même quand il commente une épître de saint Paul, un passage de l'Ancien Testament, quand il écrit des hymnes ou qu'il compose une règle monastique, parce que tout cela il le fait pour Héloïse qui le lui demande. Certes, on redécouvre aujourd'hui la valeur intellectuelle de la pensée d'Abélard, mais si le nom même d'Abélard a survécu jusqu'à nous, n'est-ce pas plutôt d'abord parce qu'il fut le héros d'une histoire d'amour sans pareille ? C'est, en tout cas, cela qu'ont d'abord retenu les poètes et les romanciers quand ils ont associé les deux noms d'Héloïse et Abélard, car, conclut en toute vérité Régine Pernoud : « Autant dire que ce qui fait la grandeur d'Abélard, c'est Héloïse³¹. »

³¹ R. PERNOUD, *Héloïse et Abélard*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 283-284.